

Le Temps

I. Le Temps. 1942-02-12.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CHRONIQUE

LE FACTOTUM DE WEIMAR

Nous sommes peut-être quelques-uns encore à nous souvenir d'avoir entendu, il y a un demi-siècle, Emile Faguet comparer incidemment la vie de Goethe à celle d'un inspecteur d'académie. Notre maître se distinguait alors par quelque chose d'étrange qui ne déridait pas toujours les murs de la vieille Sorbonne, ni même le visage de certains de ses collègues, plus étonnés que séduits par sa tournure d'esprit. La jeunesse seule, qui se pressait autour de lui, trouvait dans ce feu d'artifice de quoi éclairer ses réflexions bien au delà de la dernière fusée. Mais cette fois nous nous étions demandé s'il s'agissait de l'activité proprement administrative du ministre de Weimar, dans un cadre qui ne dépassait pas, territorialement, celui d'un de nos départements, et encore parmi les plus petits, ou bien si Faguet voulait juger insignifiante la vie du poète, comparée à celle de la plupart des grands hommes. La première hypothèse était banale et la seconde correspondait mieux à la désinvolture de notre maître, plus irrévérencieux que nous n'étions en droit de l'être envers l'honorable corps des inspecteurs d'académie. Il faut croire qu'il tenait à son mot. On devait en effet retrouver celui-ci dans un article que publia la Revue politique et littéraire du 17 décembre 1898, et qui était consacré à l'Essai d'Edouard Rod sur l'auteur de Faust. Très réellement, Faguet ne voyait que « médiocrité » et même « platitude » là où les critiques cherchaient l'explication systématique de l'oeuvre par la vie. Et il concluait avec assurance : « Décidément la méthode biographique n'est pas très bonne. »

L'erreur de Faguet, qui comprenait tout et vite, trop vite parfois, est de n'avoir pas été au delà des apparences. Non seulement la vie de Goethe fut d'une richesse et d'une plénitude rares, mais plusieurs de ses contemporains, de ses amis, Merck entre autres, qui le connaissait bien, étaient d'avis que l'homme en lui était plus grand que le poète, et ce qu'il vivait meilleur que ce qu'il écrivait. Et ils le lui disaient... Mais Goethe ne prêchait pas les économies pour la seule satisfaction de sa conscience. L'entendait faire la part du peuple, dont la misère était grande, de charger les paysans de la dime et de la corvée, abroger les droits féodaux et les privilèges ecclésiastiques, morceler la grande propriété par la multiplication des fermes, proportionner les impôts à la capacité de paiement des assujettis. S'il n'a fait que de légères allusions à ce programme dans sa correspondance, dans son Tagebuch, il a été plus explicite dans son Wilhelm Meister. Mais ce n'est pas notre sujet. Rappelons seulement le nom de Goethe, dit-il, dès des débats à la cour, ne fait rien à moitié, et s'il s'est lancé dans cette nouvelle carrière il ne prendra point de repos qu'il ne soit parvenu au but. » Le but semblait à portée de la main. Le duché de Weimar et Eisenach était alors un minuscule Etat de 1.900 kilomètres carrés, pauvre, divisé, et d'une population, d'après le recensement de 1786, de moins de 100.000 habitants. La ville de Weimar entrait dans ce chiffre pour 6.265 habitants, dont 209 tisserands ; Eisenach pour 8.000,

bouche de Lenardo, leur démontra même qu'ils sont plus heureux que tel prince chassé de ses Etats et incapable de se nourrir du travail de ses mains. Mais sur la fin de sa vie il conclura magnifiquement : « L'action est supérieure à son résultat. »

A l'époque qui nous occupe Goethe touche à tout. Il reconstruit le service des mines d'Ilmenau, qui ne rapportait rien depuis longtemps à la dynastie, il les dirige, il s'y passionne par instants dans la compagnie des ingénieurs. Il préside la commission des routes et des ponts un peu comme un agent voyer en chef qui aurait les pouvoirs d'un ministre. C'est un commandant de recrutement quand il lève les recrues, les administre et les arme. Les idées sont si simples, dit-il, pour l'administration d'un duché aussi bien que pour la conduite d'une ferme, qu'on n'a pas besoin de voyager longtemps pour peu qu'on les apprenne chez soi. » Chez soi, c'est-à-dire sur cette scène « suffisante » que lui offraient les duchés de Weimar et d'Eisenach pour y essayer « un rôle d'importance ». Il y circule beaucoup. Il fait d'incessantes tournées. Que le feu éclate dans un village, il y court, et il passe sa journée « à roussir et à brûler », il constate que ses « idées », sur la police des incendies se confirment. D'ailleurs, personne ne bougeait, c'est lui qui a dû prendre la direction de la manœuvre (juin 1780). Une autre fois (février 1784) il apprend qu'une dangereuse débâcle de glaçons menace la ville d'Iéna, traversée par la Saale. Il y passe cinq jours à rétablir l'ordre. Les chefs de service n'étaient pas « préparés » à un événement aussi extraordinaire, les sinistres ne recevaient ni conseils ni instructions, et le reste de la population, parce qu'éparpillé, se croisait les bras. Le duc Charles-Auguste écrit le 6 mars à Merck : « Goethe s'est comporté très bravement et a pris les meilleures dispositions. »

Le principe qui guide Goethe dans toutes les circonstances de son administration, c'est de ne jamais se contenter de juger sur pièces ou de décider sur rapports, mais de tout voir et de tout entendre par lui-même, parce que, c'est lui qui en fait la remarque, les choses apparaissent tout autrement vues d'en bas que vues d'en haut. Tout à ses yeux a de l'importance, une égale importance, les plus médiocres, « les plus quotidiennes », comme les plus relevées. Il notera une autre fois : « Ma plus grande application, je la dépense pour les petites choses. » C'est sous cet aspect qu'il convient de le regarder, lui et de le comprendre, quand il remercie les dieux (en 1780) de la faculté qu'ils lui ont accordée « de pouvoir, par sa rapidité et la diversité des pensées, diviser le jour en des millions de parties et en faire une petite éternité ». Mais ce don incomparable est aussi un fardeau, et Goethe s'en plaint quand il lui faut « découvrir de tous sens, de toutes ses pensées, ce qui convient aux nécessités du moment. »

C'est bien pour cela que, de toutes les branches de l'administration, c'est celle de l'agriculture qui lui a causé le moins de soucis et le plus de satisfactions. Merck lui avait recommandé un agronome, Battj, pour la direction technique de l'agriculture du duché. Goethe, tout de suite, aimait et admira cet homme pour sa façon d'aller droit au but, c'est-à-dire, encore une fois, « à la nécessité du moment ». Il note : « L'agriculture est une chose admirable parce qu'elle donne toujours une réponse nette, qu'on fasse bien ou qu'on fasse mal. » De personne peut-être parmi ses subordonnés, et même parmi ses

Le baccalauréat à Paris

34.269 candidats ou candidates se sont inscrits au baccalauréat en 1941 dans l'académie de Paris, 21.760 à la 1^{re} session, 12.509 à la 2^e ; 32.771 ont été examinés, 20.813 en juin-juillet, 11.558 en septembre-octobre. Par rapport à l'année précédente de 1938 (inscrits 37.036; examinés 35.729) la diminution est de 2.777 pour les inscrits et de 2.559 pour les examinés, mais si l'on se rapporte aux 16.547 examinés de 1940, on constate une augmentation de 16.223 candidats. Après les épreuves écrites surveillées par 783 personnes, dont 157 appariteurs de la Sorbonne, les 780 examinateurs de 123 jurys ont prononcé 14.530 admissibilités et ont reçu définitivement 12.471. Il y a eu, pour juillet, 2.448 candidats examinés en 1^{re} A (latin-grec), 4.831 en 1^{re} A (latin-sciences), 4.288 en 1^{re} B (sciences-grecs), 1.163 en 1^{re} B (sciences-mathématiques) dont 1.128 admissibles (46,07 %) en 1^{re} A, 2.223 (46,01 %) en 1^{re} A, 1.832 (42,47 %) en 1^{re} B, 3.396 (55,10 %) en philosophie, 1.438 (46,04 %) en mathématiques, 1.163 (46,07 %) en 1^{re} A, 1.725 (35,70 %) en 1^{re} A, 1.333 (30,86 %) en 1^{re} B, 2.481 (35,09 %) en philosophie, 1.068 (40,25 %) en mathématiques ; soit au total, pour les 20.813 examinés de la session de septembre-octobre, 10.007 admissibles (48,08 %) et 7.553 reçus (36,28 %).

Eloge du cochon

A l'heure inquiète où nous vivons, le cochon est devenu un personnage. L'« autorité » le prend en tutelle depuis son berceau, depuis ses premiers pas, et elle le surveille anxieusement jusqu'à son trépas. Existence précieuse. Regardons-la se dérouler. C'est un roi, un roi de la bonhance, tenu en charte privée dans la basse-cour. Tout travail lui est interdit depuis sa tendresse. Pour lui rappeler à tout instant sa condamnation à l'oisiveté, la fermière lui a percé de fer, où il se trouve accroché depuis comme à deux hameçons. Tout espoir d'utiliser sa hure de fousisseur lui est désormais interdit. Son existence est donc toute entière vouée au délassement et à la promenade. De ce côté tous ses vœux seraient comblés s'il était possible de le couvrir d'une ombrelle, car il craint le soleil comme un diable. La plus grande satisfaction qu'il peut donner à ses propriétaires consiste pour lui à aimer ses aises, à se découvrir de l'appétit, et à profiter le plus largement possible de tous les avantages de ce monde conciliables avec sa nature épaisse, à jouir de tout en parfait égoïste. Rien ne chatouille autant la vanité de la fermière que de le voir manger et dormir, se dorer et s'arrondir. On ne lui marchandait aucune nourriture, on ne lésine pas sur la quantité. Et c'est un vieux dicton qui le veut ainsi, selon lequel il faut être prodigue et grand prodigue pour être digne d'élever un cochon. Devant ce gros et débonnaire joufflu, les avares se font prodigues, les doigts les plus crochus se desserrent, les sacs les plus minutieusement cousus s'ouvrent largement ; le grenier même, si restreint et dé garni, se vide à tel point qu'épouvanté devant l'effrayant appétit de notre porc, on est en état de légitime défiance que l'éleveur le pousse sous le billot. « Allons, dit-il, mettons fin à ce jeu ! Et mangeons le cochon avant qu'il ne nous ait mangé ! » L'excuse est valable. Sinon la mort du cochon, destiné à périr de la même main qui la veille ne lui épargnait ni les caresses ni les gâteries, serait sans excuse. Car, il faut bien le dire, la mort du cochon est la plus lamentable qui soit ; il meurt, comme César, poignardé en pleine gloire par des conspirateurs suscités parmi ses meilleurs amis. Comme je voudrais pouvoir écrire une épitaphe de ce brave, de ce modeste vie de ce brave, de ce montreur de tête de tout repos, le moins indépendant, le moins turbulent des animaux domestiques, s'installant en toute simplicité, en toute bonhomie dans la vie fastueuse qui lui est faite. Il ne quitte pas la cour de la ferme, la saison des glands passée. Il vaque partout, à son gré. On le voit s'éveiller de bonne heure, l'appétit toujours disposé, l'animal au bruit reconstruit l'enthousiasme en entendant battre l'usage du chaudron où on lui porte sa nourriture. Il fait alors, devant son bac, étalé au grand jour de la cour, l'admiration de tout le populaire du lieu ; vaillait et couvées de tout âge, qui aime lui voir manger ses gros bouillons à grand orchestre, comme le bon

VARIÉTÉS

peuple aimait assister au dîner du roi. Il ne fait pas de restes (sauf - et cela bien malgré lui - les dernières semaines de son existence, où on lui impose festons sur festons, ripailles sur ripailles). Pour l'heure, le voilà qui lève la tête de dessus sa pâte dévorée. C'est le moment attendu où les poules viennent lui faire toilette. Car il n'a pas si lestement expédié son copieux ragout sans en charger négligemment son menton. Et comme il n'aime rien perdre, il se prête de très bonne grâce, le groin levé comme un moutard qu'on éponge, aux soins de tout un aéropage empressé qui, le coq en tête, picore tout un picotin de son, décortique et nettoie la brossaille de son museau, les franges de ses oreilles. Le chien, de loin attiré, vient lui aussi, en parent pauvre, lécher dans l'auge les dernières bribes du festin. Cette opération faite, il s'avance à petite allure, faisant flotter ses oreilles devant lui, à chaque pas. Il recherche la société, va au-devant des visiteurs à la porte de la cour comme un portier très accueillant et très bien nourri. Il est fort bien en cour avec la fermière. Il s'approche d'elle en voisin fort courtois, lorsqu'elle coud, assise sur le petit escabeau de la marmaille. Il est même adonné à faire un somme à côté d'elle, et nul ne s'en incommoderait s'il lui arrivait de paraître en négligé, venant de se rouler sans scrupule dans quelque fange encore tiède. Ses fautes sont amnistées et c'est le chien qui paie souvent pour le coupable. Mais je m'arrête en songeant une fois encore à son pitieux destin. Piteux et glorieux à la fois, car des honneurs suprêmes lui sont rendus par les plus récents décrets du gouvernement. Sa mise à mort n'est plus livrée au bon caprice de tout particulier. Comme les académies de médecine ont acheté, jadis, à prix d'or, à certains hommes de constitution singulière le droit de s'approprier leur précieux cadavre, l'Etat aujourd'hui se réserve le droit exclusif de mettre le cochon dans son saloir. Il n'est plus de la nation entière. Pour lui, surtout, aujourd'hui, « la gloire est le soleil des morts ». Auguste REPOUIL.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

L'exploit d'un missionnaire salésien L'attention des savants a été récemment attirée par une série d'explorations effectuées dans la Cordillère des Andes par le père Alberto De Agostini, missionnaire salésien. On a reculé à la maison mère des Salésiens le rapport relatif à sa dernière entreprise : l'ascension du massif de Saint-Laurent, le plus élevé de la Cordillère du sud, qui se trouve à 3.660 mètres au-dessus du niveau de la mer. Cette cime n'avait encore jamais été foule par un pied humain. Le père De Agostini, poursuivi pendant cinq années consécutives l'étude de ce massif couvert de glaciers. On rappelle à ce propos qu'il a à son actif la découverte de zones inconnues de charbon juégien, de la terre de Magellan et de la grande Cordillère dont il fit la traversée.

Académie de médecine

L'Académie de médecine a adopté le vœu suivant : « En raison de l'apparition de quelques cas de varicelle signalés dans la région parisienne, l'Académie de médecine recommande instantanément à la population de se soumettre à la revaccination. La revaccination antivaricelle est nécessaire à toute personne, quel que soit son âge, qui n'a pas été vaccinée ou revaccinée avec succès depuis moins de trois ans. » Apparaissant l'Académie avait entendu une communication du professeur Balthazard sur le secret professionnel et l'ordre des médecins. Le professeur Balthazard résumant la doctrine de l'Académie de médecine et du corps médical français tout entier, estime que le respect du secret médical doit être absolu sur les cas prévus et déterminés par la loi.

Enseignement public et écoles privées

Les établissements libres avaient présenté, en 1938, à la première session, aux épreuves de la 1^{re} partie, 20 candidats de plus que les établissements publics. Les 6.774 contre 6.754. En 1941, les établissements de l'Etat ont eu 6.730 candidats de plus que les établissements libres : 6.316 contre 5.586. Cette différence peut provenir, en partie, du fait que certains établissements libres n'avaient pas repris leur activité dans l'académie de Paris en octobre 1940. Aux examens de la 2^e partie, les établissements de l'Etat ont compté 5.730 candidats, et les établissements libres 5.453, soit une différence de 2.240. Aux épreuves de la 1^{re} partie, le pourcentage des reçus a été de 36,98 pour les établissements publics, de 40,97 pour les établissements de l'Etat. Aux examens de la 2^e partie, le pourcentage des reçus a été pour les établissements de l'Etat de 36,28 et pour les établissements libres de 36,28.

NOUVELLES DE L'INSTITUT

Académie des sciences morales et politiques Le baron Sellière a donné lecture d'une étude de M. Jacques Bardoux sur les lois nouvelles des allocations familiales des industries métallurgiques de la Loire visant de remettre 854.313 francs au Secours National. Le chiffre de 1.200.000 francs le total de cette œuvre. A la suite d'infractions en matière de rationnement, 24 magasins d'alimentation des Alpes-Maritimes ont été fermés au cours de la première semaine de l'année. Le chiffre de 1.200.000 francs le total de cette œuvre.

QUAND Pelléas et Mélisande fut représenté pour la première fois, parmi les rires, les raileries, le scandale et l'hostilité de la foule, il se trouva quelques personnes, qui prétendaient à plus de raffinement et à une culture musicale plus approfondie, pour déclarer que le jugement de la foule était, comme toujours, fait d'aveuglement, d'ignorance et d'erreur ; que Pelléas ne manquait pas de qualités assez précieuses, mais qu'aucune de ces qualités ne lui appartenait en propre ; que Debussy devait à la Russie, où il avait fait dans sa jeunesse un assez long séjour, le meilleur de lui-même ; et qu'en particulier, si Moussorgsky n'eût écrit Boris Godounov, Pelléas et Mélisande n'aurait jamais existé. Comme il devint bientôt manifeste qu'une grande partie de nos compositeurs d'aujourd'hui, les derniers venus et les plus jeunes, s'inspiraient de l'exemple de Debussy et l'imitaient de plus en plus, ce n'était plus seulement de l'influence d'un musicien russe sur un musicien français qu'il s'agissait, mais de l'influence de la musique russe sur la musique française.

semblances dont il s'agit sont toutes superficielles. En fait elles se réduisent à quelques détails épars, à quelques manières d'écrire et à quelques tournures de style. Que Debussy, dans le voyage qu'il fit en Russie au temps de sa jeunesse, il revenait alors de Rome et de la Villa Médicis, — ait entendu les œuvres les plus marquantes des Cing, alors ignorées des autres pays d'Europe ; que ces œuvres, à cause de leur nouveauté, de leur savoir particulière et de certaines affinités intimes, aient exercé sur lui un attrait assez vif : voilà qui est naturel et hors de doute. Mais que ces ressemblances aient plus loin que quelques détails de surface, que cette familiarité ait modifié l'essence de l'art de Debussy et ag profondément sur sa personnalité musicale, voilà ce que ne permettent point d'admettre une étude et un rapprochement, même sommaires, des deux œuvres et des deux musiciens. Le principe actif, l'âme de l'art de Moussorgsky, c'est la passion de la réalité, la volonté de traduire, de reproduire par la musique l'inflexion de la parole humaine, de découvrir et de saisir dans cette parole les éléments de notation musicale qu'elle contient, d'atteindre par là à la vérité la plus directe et la plus immédiate. Non seulement toute sa musique le montre avec évidence et éclat ; mais il l'a déclaré lui-même à maintes reprises en termes explicites. Opiniâtement attaché à ce principe, il en déduit les conséquences avec une logique étroite et tendue de primitif et de primaire ; et la plus importante de ces conséquences, c'est que pour lui la musique n'existe pas elle-même, mais uniquement comme un moyen d'expression.

actés, ce sont des sentiments réels et vrais, dans toute son œuvre il s'attache à les mettre en pratique, à en poursuivre l'application jusqu'en ses effets les plus extrêmes. Sa musique n'est que l'imitation aussi véridique, aussi saisissante que possible de la voix, de l'accent, même du geste des hommes. On n'y trouve rien d'autre, ou presque rien ; « la vérité à bout portant », disait-il. L'harmonie et l'orchestre ne lui servent qu'à souligner et fortifier l'accent de la parole. Point de développement : tout développement est une forme qui tire sa raison d'être et sa beauté de la musique même ; c'est de la musique pure, de l'art pour l'art, c'est une chose à proscrire sans merci ; et ainsi Moussorgsky, non par réaction raisonnée et volontaire, mais par aversion spontanée, s'oppose violemment à l'art classique. Point de composition, point d'art dans la construction, point d'ordre proprement musical ; aucun souci même de l'ordre et de la composition ; sa musique n'obéit à aucune loi intérieure d'évolution : elle est servie de la parole ; elle suit pas à pas les épisodes et mot à mot le texte du drame ; elle les traduit par fragments sans lien, sans équilibre et sans symétrie. C'est ainsi qu'une

GRANDS ARTISTES D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

DEBUSSY ET MOUSSORGSKY

PAR PIERRE LALO

des scènes les plus importantes de Boris, celle de la révolte des paysans, au lieu d'un vaste déploiement musical, ne montre qu'une longue suite de petits morceaux très courts, dont chacun exprime la haine, ou la joie, ou l'ivresse : collection ingrate et incohérente des sentiments variés que peut éprouver une foule. Une extrême candeur dans l'application des principes dont l'œuvre est inspirée ; aucun effort pour dissimuler les défauts ; une sincérité qui les accuse au contraire et les souligne. Aucun sentiment de la nature ; une sensibilité bornée à l'observation et à l'expression de l'être humain et de son langage : les pièces instrumentales et descriptives de Moussorgsky, comme Une nuit sur le mont Chauve, ne révèlent que le romantisme le plus extérieur et le plus banal. D'ailleurs, dans tout Boris, une force et une vérité d'accent véritablement frappantes ; jamais d'affectation, d'enflure ni de mièvrerie ; un goût naturel de justesse, de brièveté, de sobriété, qui est un don presque classique, chez un musicien si éloigné de l'art classique par tous ses autres traits ; des qualités enfin qui par leur nature et leur degré font de

achevés ; il n'est pas de tableaux lyriques composés avec un sens plus juste et plus délicat de la forme que ceux de la soirée sur la terrasse du château, ou de la nuit au bord de la mer grondante, ou du suprême rendez-vous auprès de la fontaine, ou de la mort de Mélisande. Que ces lois de forme et de proportion soient moins aisément saisissables, à cause de leur singularité et de leur subtilité, que celles d'un morceau de symphonie, cela se peut ; mais le fait de leur existence est à la fois mystérieux et évident. Le sentiment et la poésie de la nature ont dans Pelléas une intensité incomparable ; la scène de la grotte, où il suffit à la musique de quelques accords d'instruments et d'un rythme d'orchestre pour peindre toute la nuit et toute la mer ; la sortie du souterrain, où quelques notes allées des harpes et des bois expriment toute la joie du retour à la lumière, dans l'air libre, sous le ciel resplendissant du matin ; ces pénétrantes et émouvantes peintures — obtenues par des moyens si délicats, si légers, si naturels, qu'il semble que ce soit la sensibilité qui s'exprime elle-même dans un langage merveilleusement discret et profond — enveloppent les personnages d'une atmosphère frémissante et vivante, et mêlent sans cesse la beauté des choses à la beauté des émotions humaines. D'autre part il n'y a pas chez Debussy la moindre naïveté, mais le raffinement le plus extrême. Et il y a par moments un peu de légèreté qu'après tant d'années et des auditions si fréquentes je puis aujourd'hui trouver à Pelléas. Sans doute l'œuvre russe et l'œuvre française ont en commun une déclamation souple, libre et vive, et sont pareillement étrangères à la discipline wagnérienne. Mais cette analogie est surtout un signe négatif ; et il est aisé de discerner ce que ce signe a chez Debussy et chez Moussorgsky des causes extrêmement différentes. Chez l'un l'éloi-

gnement du wagnérisme n'a d'autre raison que le goût de la réalité, avec quoi le colossal appareil musical du maître de Bayreuth est incompatible. Chez l'autre il est inspiré par le désir d'affranchir la musique de l'énormité et de l'emphase du romantisme wagnérien, de revenir à la mesure et à la sobriété de notre art national. D'ailleurs Debussy n'ignorait point du tout Wagner, comme faisait Moussorgsky ; et dans Pelléas même on peut relever çà et là quelques marques de l'influence de Parsifal, la plus concentrée et la plus épurée des œuvres wagnériennes, celle où la musique atteint à l'idéalisation la plus haute.

Il ne demeure donc entre Boris Godounov et Pelléas d'autres analogies que les rares, accidentelles et superficielles ressemblances que je vous ai signalées tout d'abord. Ni le sens musical de Debussy ni son sens poétique ne doivent rien à l'influence de Moussorgsky. Pelléas et Boris ont en commun quelques accords et quelques sonnettes d'orchestre, rien de plus. Par tout ce qui fait l'essence des deux œuvres, il y a une différence essentielle. L'un est étranger à l'autre ; ce n'est ni le même art, ni la même sensibilité, ni le même esprit. D'ailleurs, quand on vient, comme je l'ai fait récemment, d'écouter Pelléas et Mélisande, une fois de plus, de goûter de nouveau son harmonie et sa beauté, de reconnaître qu'en le retrouvant après un si long espace de temps on aime d'un amour encore plus profond cette musique d'essence toute française, on sent la vanité de ces petites chicanes sur l'originalité d'un chef-d'œuvre, et l'on comprend que ce sont là des mots, des mots, des mots. Si vous voulez savoir combien Pelléas est lui-même et combien il est de nous, de notre esprit et de notre sang, allez et retournez l'entendre ; vous l'entendrez et vous le sentirez, tout le reste est silence.